

OLIVIER MASSON

## A PROPOS D'UN USAGE ORTHOGRAPHIQUE RARE DANS LE SYLLABAIRE CHYPRIOTE

On enseigne habituellement que le syllabaire chypriote note la séquence d'occlusive plus occlusive en notant la première consonne à l'aide du signe syllabique qui comporte la voyelle accompagnant la seconde consonne<sup>1</sup>. Ainsi on écrira *ti-mo-wa-na-ko-to-se* pour Τιμοφάνακτος, n° 150 (Marion); 405 et 406 (Abydos); 435 (Karnak); de même *ti-mo-a-na-ko-to-se* pour Τιμοάνακτος, n° 162b (Marion), etc. Tel est en effet l'usage le plus fréquent, et sans nul doute la règle générale.

Mais récemment, M. Mario Doria a attiré l'attention sur deux exemples qui sont en contradiction avec cette règle, justement à propos de la notation du génitif des noms en -(F)άναξ<sup>2</sup>. Il cite les graphies suivantes: *te-mi-si-to-na-to*, pour Θεμιστώνα(κ)το(s), n° 15c (Ancienne-Paphos), et [sa]-*ta-si-wa-na-to*, pour [Σ]τασιφάνα(κ)το(s), n° 15d (même site). Selon cet érudit, ces notations ne sont pas dues à des lapsus et s'expliqueraient de la même manière que certaines graphies mycéniennes<sup>3</sup>. Citant seulement le second exemple, M. S. Luria a également signalé l'intérêt de cette graphie, où il verrait le résultat d'une simple assimilation<sup>4</sup>.

Je voudrais étudier ici cette question de plus près et indiquer que j'avais déjà été intrigué en 1961 par les deux inscriptions que cite M. Doria, en réservant la possibilité de faire intervenir un troisième exemple de la même graphie; mais en attendant d'avoir de plus amples renseignements sur ces deux pierres de l'Ancienne-Paphos,

<sup>1</sup> O. Masson, *Les inscriptions chypriotes syllabiques*, Paris 1961, 75 (ouvrage cité: ICS. Les numéros se rapportent à ce recueil).

<sup>2</sup> «Nuove riflessioni sul sistema ortografico miceneo», Atti. Ist. Veneto di Scienze . . . , CXX, 1961—1962, 674 (cf. 661, note 3).

<sup>3</sup> O. c. 674; voir plus bas et note 18.

<sup>4</sup> Dans un compte rendu des ICS, *Vestnik drevnej istorii*, 1963, 1, 116, passage dont voici la traduction: «Déjà pour l'époque mycénienne j'ai proposé une assimilation κτ>ττ: *marateu* = μαλακτέυς . . . Dans les inscriptions chypriotes, j'ai établi l'existence de deux cas analogues: 15d, [sa]*ta si wanato* = Στασιφάνα(κ)τος; 231, *tetaporose* = δε(κ)ταφόρος [sic]. (Masson pense à une faute venant du graveur). Pour la seconde forme, voir plus bas, note 16.

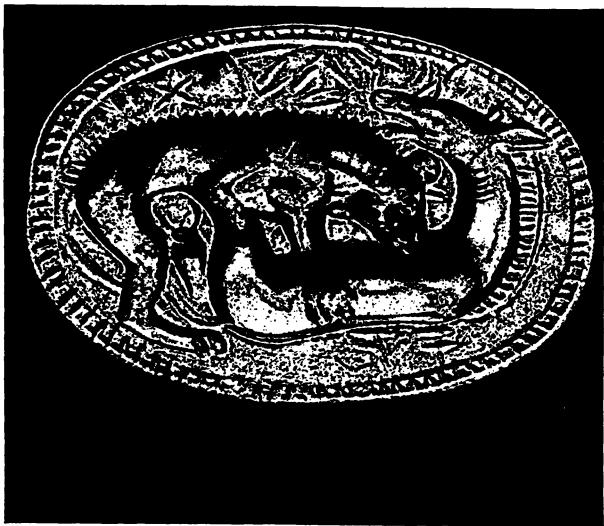


Fig. 1

ΔΛΦΣΣ \*  
ΔΔ

Fig. 2



je m'étais abstenu<sup>5</sup>. Cependant, depuis la parution de l'article de M. Doria, M. Terence B. Mitford a eu la très grande obligeance de me communiquer sa propre translittération syllabique de ces deux documents paphiens (fin du VI<sup>e</sup> siècle?), découverts lors de ses fouilles de Kouklia (1950—1955)<sup>6</sup>. Je peux donc en donner ici un commentaire plus précis.

a) pierre, inventaire SM 146. Caractères paphiens, inscription dextroverse: *?]te-mi-si-to-na-to-i-ni-se*, donc Θεμιστώνα(κ)το(ς) Ἰνις<sup>7</sup>. La présence ici de la forme contracte et relativement récente Θεμιστῶναξ<sup>8</sup>, pour Θεμιστόφάναξ, est confirmée; quant au terme Ἰνις «fils», on sait depuis longtemps que c'est un terme dialectal propre au vocabulaire chypriote, et particulier, semble-t-il, aux régions de Paphos et de Kourion<sup>9</sup>.

b) pierre, inventaire SM 32. Caractères paphiens, même sens: *sa]-ta-si-wa-na-to*, donc [Σ]τασιφάνα(κ)το(ς).

A ces deux exemples paphiens, il convient désormais d'ajouter une troisième attestation de la même pratique orthographique, localisée aussi dans l'ouest de l'île, mais à Marion. En effet, il est nécessaire de modifier la transcription donnée habituellement pour la légende qui figure sur un scarabéoïde de ce site, découvert en 1886 dans une tombe du VI<sup>e</sup> siècle (n° 140) de la nécropole de Polis-tis-Chrysokhou. Je saisiss cette occasion pour donner une édition plus détaillée de la pièce, n° 121 de mon recueil (pl. XV, 3); on trouvera ci-contre (fig. 1) une reproduction agrandie trois fois<sup>10</sup>.

c) scarabéoïde onyx, conservé à Paris dans la collection de Clercq, inventaire 2793. Le motif a été bien décrit par A. de Ridder<sup>10a</sup>:

<sup>5</sup> La translittération syllabique provisoire de ces inscriptions était donnée, ICS, 111, d'après les transcriptions en caractères grecs de M. Mitford; en écrivant *na-(ko)-to*, je n'exclus pas l'éventualité d'une correction.

<sup>6</sup> Communication du 29 mars 1963, pour laquelle je le remercie ici très vivement.

<sup>7</sup> La pierre est sans doute brisée à gauche.

<sup>8</sup> La contraction a dû se produire sporadiquement en chypriote; elle est déjà normale en ionien au VI<sup>e</sup> siècle, exemples chez Bechtel, Griech. Dial. III, 61.

<sup>9</sup> Pour Paphos, ICS, 104, avec bibliographie. Pour Kourion, Mitford, BICS Suppl. X, 1961, 21, n° 15, et une nouvelle inscription royale qui doit être publiée par Mme. J. Karageorghis, cf. BCH, 87, 1963, 360. M. Mitford a judicieusement remarqué, l. c., que le mot semblait ne s'appliquer qu'aux fils de roi. Il s'agit d'un terme du vocabulaire achéen; on sait que certains savants ont voulu retrouver le mot en mycénien, par exemple S. Luria, Glotta, 40, 1962, 2, mais voir A. Sacconi, Rendiconti Lincei, 1961, 275, etc.

<sup>10</sup> Je remercie M. H. de Boisgelin, à l'obligeance duquel je dois cette excellente photographie de l'original (photo P. L. Thiessard, Nice).

<sup>10a</sup> Catalogue de la coll. de Clercq, VII. 2, Les pierres gravées, Paris, 1911, 563

«Biche renversée à gauche sur le dos, les pattes en l'air, la tête relevée et la bouche ouverte; un lion la mord au ventre, le museau de face, l'arrière-train à terre et la queue pendante».

Le style de la représentation a été daté unanimement du VI<sup>e</sup> siècle<sup>11</sup>. La légende est soigneusement gravée en deux parties, en haut et en bas du motif, entre les animaux et le cadre, dans le sens boustrophédon: le dessin ci-contre (fig. 2) représente les signes tels qu'ils apparaîtraient sur une empreinte, mais agrandis trois fois.

Depuis la première publication procurée par W. Deecke<sup>12</sup>, on a lu ainsi: (1) [sin.] *a-ri-si-to-wa* (2) [dextr.] *na-xe*, soit Ἀριστοφάνας. Tous les signes sont parfaitement clairs: le s. 2 est un *ri* d'une forme rare, qui semble spéciale à la région de Marion<sup>13</sup>; quant au s. 7, il doit être discuté à part. De son côté, Deecke avait fort bien remarqué qu'il ressemblait plus à un *to* qu'à un *xe*: „Das *xe* weicht allerdings von der sonstigen Form ab und sieht einem *to* ähnlich, kann aber schwerlich anders gelesen werden“. Ainsi que Hoffmann, Griech. Dialekte, I, n° 86, j'avais accepté l'interprétation de Deecke, en admettant que le dernier signe avait une forme aberrante, mais non sans une gêne que montrent le commentaire et la translittération *na-xe*.

Par la suite, la comparaison avec les exemples paphiens, ici a) et b), m'a persuadé que le signe est bel et bien un *to* correctement gravé, identique à celui de la ligne 1, comme on peut le voir sur les reproductions. Il faut donc lire désormais *a-ri-si-to-wa-na-to*, soit comme plus haut un génitif Ἀριστοφάνα(κ)το(ς), sans η final noté<sup>14</sup>; sur cette intaille, suivant un usage très répandu, le nom du possesseur est au génitif d'appartenance<sup>15</sup>.

La pierre gravée de Marion fournit un nouvel exemple évident d'un usage orthographique du syllabaire, attesté sporadiquement, mais vers la même époque (VI<sup>e</sup> siècle), et dans la partie occidentale

<sup>11</sup> De Ridder, l. c., d'après le contexte archéologique. Cette date est approuvée par MM. V. Karageorghis et V. E. G. Kenna; ce dernier me signale qu'il possède une intaille chypriote analogue (lion attaquant un grand oiseau; même disposition des animaux).

<sup>12</sup> Berl. Phil. Woch. 1886, 1292, n° XII

<sup>13</sup> Dans ce type, le signe est décomposé en trois éléments; comparer les formes dans 118, s. 2, 151, 162a, 163.

<sup>14</sup> Phénomène courant à Paphos et environs, voir ICS, 108—109, commentaire de 11c; beaucoup plus rare à Marion, mais attesté par 139, 167a et 175 (article), peut-être 164.

<sup>15</sup> Sur les pierres gravées chypriotes, le nom du possesseur est ordinairement au génitif: ainsi ICS 328, 353, 357, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 366; pour le nominatif, voir 354, 355, et comparer 367 (Kadmos, 1, 151 sq.).

de Chypre<sup>16</sup>. Comment cette pratique doit-elle être interprétée ? En présence de trois exemples, dont l'un figure sur une intaille soigneusement inscrite, on ne peut songer à un lapsus des graveurs<sup>17</sup>.

Selon une ingénieuse hypothèse de M. Doria, il faudrait invoquer des parallèles mycéniens et admettre une graphie simplificatrice : «Omissione della prima consonante in nessi costituiti da due occlusive (tipo miceneo *po-pi* πότφι [sic])»<sup>18</sup>. Mais les faits mycéniens sont ordinairement interprétés d'une manière différente, de sorte que cette explication ne peut être retenue<sup>19</sup>. En définitive, c'est l'interprétation proposée par M. Luria qui semble la plus simple et la plus séduisante. Il suffit de voir ici la notation régulière d'un processus d'assimilation entre occlusives qui n'était pas encore attesté en arcado-chypriote, mais est bien connu ailleurs : en Thessalie<sup>20</sup>, surtout en Crète centrale, à Gortyne et à Lyttos, où certains exemples, comme le génitif gortynien Εύρυάναττος, rappellent exactement les formes chypriotes étudiées ici<sup>21</sup>. On proposera donc d'écrire désormais en transcription Ἀριστοφάνατ(τ)ος, Θεμιστώνατ(τ)ος, Στασιφάνατ(τ)ος, et non plus Ἀριστοφάνα(κ)τος, etc., comme on l'a fait provisoirement plus haut.

<sup>16</sup> Jusqu'à plus ample informé, je ne crois guère à la forme δε(κ)ταφόρος invoquée par S. Luria (plus haut, note 4) dans 281, car elle suppose au préalable une syncope peu plausible de δεκτα- en δεκτα- ; en outre, les usages orthographiques des textes récents de Kaphizin nous sont encore très mal connus.

<sup>17</sup> Cf. les conclusions analogues dans cette revue, 1, 151 sq., et pour le domaine de l'épigraphie traditionnelle, les observations de M. L. Robert, Ant. Class. 32, 1963, 15 : «C'est la méthode des „rapprochements“, la mise dans un ensemble, qui défend le texte du lapicide . . . contre les mains hardies de l'éditeur».

<sup>18</sup> Article cité, 674; cf. 661, note 3, avec d'autres références pour le mycéenien. Pour un rapprochement d'un ordre différent entre orthographe mycéienne et orthographe chypriote, voir S. Luria, plus haut, p. 68 sqq. (*ka-ke-u* et *χαλκεύς*).

<sup>19</sup> Je remercie M. Michel Lejeune pour des observations allant dans ce sens. Rappelons que pour le cas de *po-pi*, etc., on admet une assimilation, ποπφί ; cf. Vilborg, Grammar of Mycenaean Greek, § 18, 8.

<sup>20</sup> Bechtel, Griech. Dial. I, 160

<sup>21</sup> Bechtel, Griech. Dial. II, 707; on sait que le nom de Λύττος vient de Λύκτος.